



HAL
open science

Tout contre la représentation. Et si le but de la recherche n'était pas toujours de représenter ?

Jean-Luc Moriceau

► To cite this version:

Jean-Luc Moriceau. Tout contre la représentation. Et si le but de la recherche n'était pas toujours de représenter ?. Société de philosophie des sciences de gestion. Le prêt-à-penser en épistémologie des sciences de gestion, L'Harmattan, pp.61 - 79, 2014, Perspectives organisationnelles, 978-2-343-02357-1. hal-02397539

HAL Id: hal-02397539

<https://hal.science/hal-02397539>

Submitted on 6 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Tout contre la représentation

Et si le but de la recherche n'était pas toujours de représenter

Jean-Luc Moriceau

Institut Télécom/TEM Research/Organization studies

Parmi les figures du prêt-à-penser en épistémologie des sciences de gestion, il en est une qui s'impose avec persistance et insistance, et qui intimide toute autre alternative. C'est celle qui pose que le but de la recherche en gestion est de proposer des représentations. Modèles ou récits (Grenier et al., 2001), équations, images ou cas, il s'agit de toute façon de représenter. Pour illustrer l'enjeu de ce prêt-à-penser, nous voudrions prendre le contrepoint d'un article récent de M.-J. Avenier qui contraste les paradigmes constructivistes pragmatistes et postmodernistes. Elle pose que tous deux ont en commun « de voir l'élaboration de connaissances comme un acte de construction de représentations forgées par des humains pour donner sens aux situations dans lesquelles ils interviennent » (2012, p.137), et entend montrer la supériorité de la branche pragmatiste. Pourtant elle ne voit pas qu'une grande partie du courant postmoderne s'est justement attaché à critiquer le primat des représentations. Et que cette critique, de même qu'un certain jeu avec ou contre les représentations, a en fait eu lieu dans beaucoup de domaines.

La représentation n'est en effet pas la seule forme de la connaissance. Les arts, depuis plus d'un siècle, s'opposent ou se jouent du régime représentatif qui les gouvernait auparavant et qui imposait le primat de la *mimesis* (Rancière, 2000). Le régime esthétique des arts impose selon lui la présence brute, multiplie les références sur des références, renverse les hiérarchies anciennes mais ne cherche pas à représenter. De même la philosophie, notamment depuis les années 60, s'est inquiétée des limites et de l'historicité du savoir représentatif pour ouvrir la porte à d'autres images de la pensée. Les sciences cognitives ont mis en doute que notre cognition reposait sur des représentations (e.g. Varela, 1988). Les sciences humaines, au sein de ce que Denzin appelle la « crise de la représentation » (Denzin & Lincoln, 2005), ont réfléchi aux aspects éthiques et politiques de leurs représentations se demandant par exemple : qui a le droit de parler au nom de qui et de quelle manière ?

Le problème n'est nullement que la gestion cherche à proposer des représentations. Mais on sent bien toutefois qu'au milieu de leurs atouts, les représentations éloignent de l'expérience vécue, figent les dynamiques, fixent les places, imposent un angle de vue ou un récit, attribuent le rôle central à leur auteur. Elles cadrent et contraignent la pensée dans une certaine forme. Aussi devrions-nous sans doute nous demander ce que le monopole de l'approche représentative emporte, quelles sortes de questions il ne permet pas de poser, quels limites et coups de force il impose. Et nous demander aussi s'il n'est pas possible de sortir du but de la représentation pour envisager d'autres approches de la recherche.

Nous rappellerons tour à tour certaines des critiques de la représentation apportées par l'ethnographie, par la philosophie appelée « postmoderne », par la théorie esthétique afin de saisir certains enjeux épistémologiques et politiques de notre attachement à la représentation.

Nous proposerons ensuite quelques pistes pour nous écarter de ce modèle dans nos recherches en gestion. S'en écarter pour nous retrouver *tout contre*, à ses frontières, ou pour tenter d'autres chemins de connaissance.

La crise de la représentation

L'ethnographie s'était donnée pour but de représenter les « autres », tant dans le sens d'en décrire les cultures que de parler au nom de ceux qui n'avaient pas de voix. La représentation était une mise à distance qui rapprochait, permettant de mieux comprendre à la fois « eux » et « nous ». Au milieu des années 80 cependant, la représentation ethnographique a connu plus qu'un désamour : un désaveu – et au minimum se voyait sommée de réfléchir sur son propre geste.

Prétendre représenter l'autre apparaît d'un coup comme une illusion, une naïveté ou un aveuglement idéologique. Elle apparaît avant tout comme impossible à réaliser. J. Clifford (1986) note qu'il faudrait un point d'appui (*ground*) ferme à partir duquel représenter. Malheureusement il n'y a pas de position en surplomb. Le sol est mouvant. Le chercheur se construit par son étude. Davantage qu'il ne la représente, il invente la culture sur laquelle il écrit. Bref la transparence de la représentation, tout comme l'immédiateté de l'expérience lui semblent de part en part idéologiques. P. Rabinow (1986) ajoutera qu'on ne propose alors en fait que des représentations sur des représentations sur des représentations...

Cette idéologie est pour S. Tyler (1986) une idéologie du pouvoir. Représenter serait croire avoir un pouvoir magique sur les apparences, être capable de les dompter et les maîtriser. Plus encore, le texte ethnographique ne saurait être une représentation de la culture détachée de tout contexte, il est traversé de contraintes politiques, institutionnelles, historiques ou rhétoriques (Clifford, 1986). Il est écrit depuis un certain genre, une certaine classe sociale, une certaine ethnicité (Denzin & Lincoln, 2005). La représentation est ainsi traversée par tout un ensemble d'influences qui la contraignent et la façonnent, qu'il conviendrait de pouvoir réfléchir et contrôler, mais sans disposer pour cela d'un havre protégé d'où penser des influences. Chaque trait, chaque ligne de la représentation devrait se doubler d'une ligne de fuite ou d'un hypertexte de réflexivité mais qui en transformerait la nature même.

Et ce d'autant plus que l'autorité du concepteur de la représentation est de plus en plus discutée. Il apparaît d'un côté trop autoritaire, son coup de crayon trop assuré et surtout sa voix trop monophonique. C'est lui qui écrit, qui prend la parole et sa description se boucle sur sa représentation sans qu'elle soit percée par la voix des autres, sans permettre le minimum de polyphonie, de dialogisme et d'hétéroglossie (pour reprendre les termes de Bakhtine) qui rendrait plus crédible (mais plus floutée) la représentation. Car d'un autre côté son autorité est remise en question. Il ne saurait automatiquement être doté de l'autorité pour parler au nom des autres qui n'auraient pas la possibilité de parler (Clifford, 1986). Que devrait-il faire, de quelles précautions et autorisations devrait-il s'assurer pour ainsi les représenter, pour parler pour eux ? L'auteur a un problème d'autorité pour représenter.

Et pourtant il semblerait que l'issue soit en ce qu'il soit encore plus à la hauteur de se vouloir auteur. Son travail en effet est d'écrire pour ici, nos universités, les vies qu'il a vues et vécues là-bas, sur le terrain (Geertz, 1988). Une possibilité est alors plutôt d'évoquer que de représenter, de faire vivre dans le texte, par le texte, l'expérience de là-bas (Tyler, 1986). S'éloigner de la *mimesis* pour se rapprocher d'une *poiesis*. C'est pour ce mouvement devenu une certitude, les chercheurs ne peuvent plus prétendre capter l'expérience vécue, ils ne

peuvent que tenter de la créer dans leur texte. Alors terrain et écriture ne sont plus deux actes séparés (Denzin & Lincoln, 2005). Alors style et théorie s'interpénètrent, se complètent et s'entre-définissent : le style est théorique, il est une théorie (Van Maanen, 1995). Chez les meilleurs auteurs, les rythmes de phrases, les tournures et expressions, les constructions, les propriétés de l'écriture entrent en échos avec les idées, ils les redisent, les approfondissent, et les composent, leur donnant leur éclat et leur saveur, ils y sont pour beaucoup dans leur succès (Geertz, 1988).

Cette crise multiforme de la représentation, débutée principalement dans l'ethnographie et la sociologie (et dont certains éléments avaient été décelés par quelques auteurs plus tôt), a ensuite contaminée de nombreux autres domaines de recherche (principalement dans les traditions qualitatives). Encore timidement, semble-t-il, dans la recherche en gestion en France. Ceci est d'autant plus surprenant, et cela ne cesse d'étonner nos collègues anglo-saxons, que cette crise de la représentation s'est notamment inspirée du courant postmoderne, dont certains des plus éminents représentants professaient en France.

Trois exemples de critique « postmoderne » de la représentation

Il ne saurait bien entendu être question de présenter ici une synthèse des critiques postmodernes sur le rôle et le concept de représentation. Les approches sont trop diverses et se sont fait fort, justement, de ne pas se laisser boucler en une représentation. Nous rappellerons simplement trois exemples, trop brièvement pour leur rendre justice, de cette autre source de critique de la représentation, et qui a en partie influencé la précédente. Notons qu'aucun de ces auteurs n'aurait accepté l'étiquette de postmoderne, mais nous la conservons afin de prendre parti et vivifier le débat initié par M.-J. Avenier.

Ainsi lorsque M. Foucault, dans *Les Mots et les choses*, entreprend de commenter le tableau *Las Meninas* de D. Velasquez, il se situe expressément au point d'inflexion lorsque la représentation perd son rôle axial dans la connaissance. A partir du XIXe siècle, « la théorie de la représentation disparaît comme fondement général de tous les ordres possibles » (1966 p. 14). Si le tableau a bien des traits de la représentation classique qui fonde alors l'ordre des choses, la place inattendue accordée à celui qui produit la représentation, à son travail, au contexte, aux jeux de miroirs croisés, à ceux qui financent... questionne la pure évidence de la représentation. Alors, dans sa longue analyse de l'épistémè de l'Âge classique, il conclut qu'avant la fin du XVIIIe siècle, « l'homme n'existait pas. Non plus que la puissance de la vie, la fécondité du travail, ou l'épaisseur historique du langage » (p. 319). Il ne saurait à ce moment y avoir de « science de l'homme » (p.322). La pensée par représentations, comme forme canonique de la connaissance, est historiquement datée et l'homme en est absent. A l'Âge moderne, la pensée ne prétend plus tout voir et ordonner dans une représentation : elle se heurte à l'impensé, à tout ce qui historiquement, politiquement, psycho-sociologiquement contraint et informe la pensée. La pensée par représentations voulait tout voir et ordonner selon sa logique, elle laisse la place à une inquiétude sur ce qu'elle ne peut voir, sur ce que tait sa logique, sur les conditions de sa production.

Pour G. Deleuze, la représentation impose un *carcan* à la pensée. Elle bloque et police tous les devenirs et l'empêche de penser la différence et la répétition. En effet, la représentation impose des frontières, fige les devenirs, chasse le nomade, prescrit un ordre, assujettit à des identités, assigne les places. Elle ne peut capter la puissance profonde de la répétition qui s'exprime chaque fois selon des lignes différentes. La représentation définit un monde statique, ordonné, hiérarchisé, d'allure apollinienne, rassurant, voulant dompter la différence, mais qui ne peut capter les forces dionysiaques qui impriment le monde du rythme des différences et des répétitions, des événements, des rencontres, des reterritorisations et

lignes de fuite. La représentation est un élément de pouvoir, qui réprime les forces qui veulent éclore dans ses interstices. Deleuze invite ainsi à chercher un contact avant toute capture par la représentation, à la recherche de ce qui affecte, de ce qui provoque les devenirs. Alors que la représentation laisse intact celui qui représente, celle qui la regarde, tout comme souvent cela même qui est représenté, il cherche des pensées qui remettent en mouvement, qui inventent « des vibrations, des rotations, des tournoisements, des gravitations, des danses ou des sauts qui atteignent directement l'esprit » (Deleuze, 1968, p.16). Lorsque la pensée est prise dans la représentation (selon une ligne qu'il fait remonter à Platon et Aristote), elle ne peut saisir le mouvement de la différence. « Tant que la différence est soumise aux exigences de la représentation, elle n'est pas pensée en elle-même, et ne peut pas l'être » (*idem*, p.337). La différence ne peut de fait être seulement envisagée que comme opposition, à l'intérieur d'un même concept ou un même genre, et par similitude avec un modèle. La différence pure pourtant serait ce qui échappe à l'ordre de la représentation, étant impossible à ranger dans un concept ou un genre, s'affirmant sans s'opposer. Alors que la représentation fige et emprisonne, différence et répétition affirment un mouvement qui remet en cause l'ordre établi. Il recherchera par exemple avec C. Bene (1979), un théâtre qui échappe à la représentation, qui met en présence avec ce qui varie continûment, qui ampute des éléments de pouvoir pour laisser libre cours à d'autres devenirs, à des comportements qui ne sont pas saisis par l'ordre social, à des devenirs multiples... et d'autres captures par du pouvoir.

Jacques Derrida (1967), à partir cette fois d'une réflexion sur le théâtre de la cruauté d'Artaud, conclut qu'une recherche de la présence pure, d'un présent délié de toute représentation, qui serait sans répétition, sans double, est vouée à l'échec. « Le présent ne se donne comme tel, ne s'apparaît, ne se présente, n'ouvre la scène du temps ou le temps de la scène qu'en accueillant sa propre différence intestinale, que dans le pli intérieur de sa répétition originaire, dans la représentation. » (p. 364) Mais la représentation ne capturera ainsi jamais son objet, sera toujours différente de son origine, de toute origine. La représentation qui voudrait nous redonner le présent, la « re-présentation », qui voudrait saisir et redire son objet sera toujours différée et différente : différante. On ne saurait alors juger de la représentation par sa capacité à nous redonner l'objet à fin de compréhension ou d'action, seulement dans ses qualités d'inscription, de trace, de supplément, de double, etc. Il faudrait une multiplicité de langues, de représentations, mais sans arriver jamais à saisir l'objet dans son essence, sa structure ou son être. Ce que nous montre la représentation, plus que l'objet représenté, c'est avant tout le jeu de concepts et d'oppositions de celui, ou de la tradition, qui représente.

Du côté de l'esthétique

Du côté des arts et de la réflexion esthétique, s'est bâti selon J. Rancière (2011, p. 15) un régime esthétique « contre l'ordre représentatif qui définissait le discours comme un corps aux membres bien ajustés, le poème comme une histoire et l'histoire comme un arrangement d'actions. »

Pour Rancière, en effet, les formes d'art sont prises dans des régimes particuliers, qui définissent « un type spécifique de lien entre des modes de production d'œuvres ou de pratiques, des formes de visibilités de ces pratiques et de modes de conceptualisation des unes et des autres » (2000, p.27). A partir de la Renaissance, le régime représentatif (et poétique) a pris le primat, dans lequel les manières de faire, de voir et de juger s'organisent autour de l'imitation (ou *mimesis*) et de l'action tragique (« la fabrication d'une intrigue agençant des actions représentant des hommes agissants » (*idem*, p.29)). Et comme tout régime des arts, celui-ci attribue des places et des prévalences, il dresse une échelle des préoccupations

politiques et sociales : « le primat représentatif des actions sur les caractères ou de la narration sur la description, la hiérarchie des genres selon la dignité de leurs sujets, et le primat même de l'acte de la parole, de la parole en acte, entrent en analogie avec toute une vision hiérarchique de la communauté. » (*idem*, p. 30-31).

A ce régime s'oppose le régime esthétique qui impose un nouveau partage du sensible. Le sensible n'y est plus gouverné par un plan hiérarchisé de l'imitation et de l'action mais devient habité par une puissance hétérogène. Cette dernière perçoit et contredit la précédente unité tout comme elle contrarie la toute puissance de l'action. Le régime esthétique ne s'oppose pas à celui représentatif en rendant ce dernier dépassé, il va plutôt le retourner et le réinterpréter, jouant avec les anciens codes, règles et places. Les formes de la représentation sont chahutées à la recherche à la fois d'un contact plus brut et par de multiples renvois dont l'interprétation est en grande partie laissée au travail du spectateur (Rancière, 2008). Ainsi les règles et hiérarchies sont défiées et laissent place plutôt à une égale expression des contraires, attribuant également un partage plus égalitaire entre producteurs, spectateurs et évaluateurs des œuvres.

On retrouve par exemple une telle échappée hors de la représentation, et un tel jeu avec celle-ci, dans le théâtre contemporain, qualifié de postdramatique par Lehmann (2002). Celui-ci oppose à la représentation une recherche continue et radicale de la présence ainsi que tout un jeu de renvois entre références et surcodes. Le théâtre occidental, dans toutes ses formes, s'attachait en effet à proposer une représentation, une imitation du réel, formant un monde fictif. « Le théâtre dramatique affirme la totalité comme vérité et modèle du réel. » (Lehmann, 2002, p.28) Mais la clôture autour d'un drame, la représentation, les conventions autour de la narration, de la fable, des personnages, ou encore le primat du texte, etc. imposent une mise à distance et une inauthenticité qui paraissent limiter les possibilités du théâtre. En rupture, le théâtre postdramatique serait un théâtre qui recherche « un événement scénique qui serait, à tel point, pure présentation, pure présentification du théâtre qu'il effacerait toute idée de reproduction, de répétition du réel (Sarazac, cité par Lehmann, p.13-14). La présence et d'autres formes d'expériences esthétiques tout comme d'autres contacts avec le public sont continuellement recherchés. Cette recherche de la présence, cette éviction que l'expérience esthétique ne soit de nouveau absorbée par la représentation, imposent de contrarier les éléments classiques de la représentation et le plus souvent de jouer avec. Ainsi, en même temps que la quête d'une présence plus immédiate, brute, bouleversante, parfois provocante, s'inventent des trouées hors du monde clôt de ce qui est présenté sur scène : références à des codes d'anciennes esthétiques, références à d'autres œuvres ou des événements du monde, qui donnent au public de multiples possibilités de sens dont il lui revient de donner une forme personnelle. Ainsi la représentation est-elle débordée, comme le soulignait Rancière, dans les deux sens : en-deçà par un contact plus direct, moins médiatisé et au-delà par un ensemble de références sur des références, comme autant de lignes de fuite du monde et du sens composé sur scène.

Il ne s'agit pas là seulement de manières de faire de l'art ou « du sens ». Dans les rapports de la scène et de la salle, dans la signification du corps de l'acteur, dans le jeu de la proximité et de la distance, Rancière y lit de forts enjeux politiques. Car dans le système classique de la représentation « la scène tragique sera la scène de visibilité d'un monde en ordre, gouverné par la hiérarchie des sujets, et l'adaptation des situations et manières de parler à cette hiérarchie. » (2000, p.23) En laissant entrer d'autres locuteurs auparavant non autorisés, en enchevêtrant les hiérarchies, en inventant d'autres modes d'expression, l'ordre unifié de la représentation peut laisser place à d'autres formes de subjectivités et d'humanités.

Retour sur les sciences de gestion

S'agissant des sciences de gestion, Y. Pesqueux (2013) lit de semblables limites épistémologiques au recours aux représentations. La représentation fige les processus et impose un pouvoir : « la représentation prélève du stable sur le flux... C'est une pause qui donne au sujet son pouvoir d'entreprise » (p.119, en partie citant Énaudeau). Elle est un intermédiaire qui éloigne de la présence : « la représentation 'fait écran' (...) [la posture empiriste] se heurte à l'épaisseur de la représentation comme intermédiaire entre le sujet et l'objet de la représentation. » (p.118). Elle est éminemment politique : « L'intrusion de la question de la représentation en sciences de gestion est bien le signe d'un rêve, celui de faire de ce domaine une science humaine venant en même temps occulter sa dimension profondément politique. » (p.118). Enfin on oublie souvent que la représentation est une solution apportée au dilemme de la description participante (expression empruntée à Geertz) et qu'à ce titre elle est traversée de part en part de figures de style et de procédés littéraires qui lui transmettent leur efficacité.

On peut prendre ces quatre limites des représentations pour dessiner quatre directions que prennent certaines recherches (majoritairement qualitatives) sur les organisations. Elles montrent que c'est en s'éloignant des principes représentatifs, ou en jouant avec ceux-ci, qu'il est possible de contourner les limites et répondre à la « crise » des représentations.

- *La mise en mouvement : réflexivité et performativité*

La représentation fige les dynamiques, bloque les devenirs et impose un ordre, un pouvoir, sur ce qu'elle décrit. Il s'agit alors de réintroduire du mouvement, soit entre l'auteur et sa représentation, soit entre la représentation et le lecteur.

Un premier mouvement peut être introduit par un effort constant de réflexivité à propos de la représentation construite. Il s'agit de réfléchir et de critiquer sa construction, de la considérer seulement comme une étape dans un cheminement de pensée. Alvesson et Sköldbberg (2009) invite à la réflexivité à deux niveaux. D'abord en reconnaissant que toute référence à des « données empiriques » ne saurait être autre chose que le résultat d'une interprétation, nous avons à prendre conscience de nos présupposés théoriques, de l'importance du langage et de nos précompréhensions dans ce que nous percevons et retenons à la base de nos représentations. Ensuite en nous inquiétant de notre façon d'interpréter ces interprétations. On se demandera de quelle manière ce que nous interprétons est influencé par notre communauté de recherche, par les traditions intellectuelles et culturelles, par les formes de modélisations ou de récits attendues. On reconnaîtra les circonstances cognitives, affectives, intertextuelles, ou politiques de leurs naissances. On pensera à sa propre position en termes de classe, de genre, d'ethnie, de génération, etc. Tous ces éléments, qui sans les expliquer, permettront au lecteur comme à nous-mêmes d'interpréter nos interprétations, de les mettre en perspective, de susciter de nouvelles réflexions, de croiser et contraster les représentations, et d'attirer la recherche non vers la finesse du miroir mais plutôt vers l'épaisseur de la pensée. Dans un autre vocabulaire, Devereux (1980) affirmait que devant l'angoisse de devoir interpréter une masse trop importante de données, la part la plus productive de la recherche se situait dans le contre-transfert, c'est-à-dire dans le comportement en réaction de l'observateur : ses angoisses, ses manœuvres de défense, ses stratégies de recherche et ses décisions.

Une seconde mise en mouvement tient à la performativité inscrite dans les représentations. La représentation ne fait pas que refléter une supposée réalité, elle provoque des effets. Elle

suscite des réactions, des affects, des empathies et antipathies, elle invite à des réflexions et d'autres interprétations. Ce supplément fait grandement partie de son sens et de sa réception. Que l'on pense à ce passage de Rancière (1998, p.11) : « ce n'est pas en décrivant que les mots accomplissent leur puissance : c'est en nommant, en appelant, en commandant, en intrigant, en séduisant qu'ils tranchent dans la naturalité des existences, mettent des humains en route, les séparent et les unissent en communautés. Le mot a bien d'autres choses à imiter que son sens ou son référent : la puissance de la parole qui le porte à l'existence, le mouvement de la vie, le geste d'une adresse, l'effet qu'il anticipe, le destinataire dont il mime par avance l'écoute ou la lecture. » Les représentations séduisent, commandent, appellent, suscitent l'imagination, forment des communautés, créent amitiés et inimitiés, condamnent, font oublier ou pardonner, ajoutent ce qui était omis, retirent ce qui était surajouté, dévoilent des secrets, suscitent des vocations ou des fins de carrière. Certaines appellent des réponses, d'autres des censures, certaines débusquent des injustices, d'autres permettent de maintenir le système. La représentation peut être créée non pour imiter ce qui est mais intentionnellement pour mettre en mouvement, pour initier des effets – but affichée de la théorie critique (Horkheimer, 1996), mais but implicitement recherché par de nombreuses descriptions et réflexions.

- *Présence et références sur références*

La représentation est une mise à distance. Un double qui peut nous cacher le réel, qui nous permet de ne pas le voir dans sa singularité (Rosset, 1976). Un double que l'on préfère parfois placer à la place du réel, et qui voudrait dire le réel dans sa totalité. On peut alors tenter de s'éloigner du piège de cet intermédiaire, essayer de lui résister pour s'approcher de la présence, ou faire que les traits de la représentation ne soient rien de plus que des signes qui renvoient à beaucoup plus de sens.

Une direction possible sera de séjourner au plus près du réel, de sa naissance, de sa présence, avant qu'il ne soit capturé et traduit en représentation. C'est ce que l'on tente de faire en citant des verbatims, en ajoutant des photographies, des descriptions phénoménologiques de notre contact avec le terrain, en cherchant à retrouver les expériences, les émotions qui ont fait naître les dires ou les comportements. Nous disons essayer car dires, photos ou descriptions sont déjà des représentations. Pourtant, ils peuvent avoir pour but de recréer ou restituer une présence plus originaire, une présence qui diffère la mise à distance. Faire éprouver un contact plus brut avec le terrain, montrer les éléments épars, tels que nous les avons rencontrés, avant que nous ne les mettions en ordre, montrer nos réactions premières avant la mise à distance, autant de stratégies pour retrouver un contact plus immédiat, souvent plus impactant, plus déroutant et défamiliarisant, plus singulier, avec ce que l'on étudie, pour éviter de replacer trop tôt ces expériences dans une place nette de nos modèles et catégories. Réveiller par exemple cette expérience que vise la phénoménologie : « revenir à ce monde avant la connaissance dont la connaissance parle toujours, et à l'égard duquel toute détermination scientifique est abstraite, signitive et dépendante, comme la géographie à l'égard du paysage où nous avons d'abord appris ce que c'est qu'une forêt, une prairie ou une rivière » (Merleau-Ponty, 1945, p. 9). Décrire sinon, dans toute l'épaisseur du vécu, ce monde de sensations, de réflexions et d'affects que nous vivons au présent de l'expérience dans une autoethnographie qui ne sera rattrapée que dans un deuxième temps par l'emprise de la représentation.

Une autre direction, de sens opposé, consiste à faire que les éléments de la représentation ne réfèrent pas seulement au terrain étudié, mais à d'autres références, textes ou descriptions. Que le sens de la représentation ne réside ainsi pas dans son adéquation avec le terrain mais dans ses renvois à d'autres textes : intertexte et hypertexte. Cette direction est bien entendu

présente dans toute représentation de gestion, mais ici au lieu d'être niée ou occultée elle devient ce qui en produit le sens. Au lieu de chercher un supplément de présence, le sens est ici renvoyé, et c'est au lecteur que revient d'ajouter un supplément. A la recherche de ce qui peut être conçu mais non représenté, Tyler (1986) parle par exemple d'évocation. Mais le plus souvent, il s'agit de souligner que les éléments de la représentation proposée sont déjà eux-mêmes des représentations antérieures, et ainsi de suite. La représentation devient un ensemble de renvois à d'autres représentations, le texte un renvoi à d'autres textes, dans un jeu de références et de différences infinies. Autrement, le texte peut être truffé de références implicites, clins d'œil, sous-textes, doubles-entendre qui confèrent à la représentation plusieurs niveaux de lecture, lui permettant de produire plus d'un sens, source ainsi de futures et différentes réflexions et parfois mieux capable de refléter la complexité, l'équivoque et la richesse des terrains.

- *Un autre parage du sensible*

Nous avons vu que la représentation impose souvent un carcan, rigidifie un *status quo*, affirmant aussi un « ordre du jour » (Patočka, 1991) qui laisse peu de place à des forces plus obscures et énigmatiques, moins visibles, moins raisonnées, ou des lignes de fuites. Mais par ailleurs, l'auteur de la représentation fait preuve d'autorité. Il est d'autant plus autoritaire qu'il se « gomme » (Solé, 2007), dissimulant sa présence et affirmant sa vision derrière un « nous » – le nous de la communauté académique ou d'une irréfutable raison.

La représentation académique impose un certain partage du sensible, au sens de Rancière (2000) : en proposant un découpage du temps et de l'espace, du visible et de l'invisible, elle contraint l'expérience dans un partage politique déterminant « ce qu'on voit et ce qu'on peut en dire, (...) qui a la compétence pour voir et la qualité pour dire (...) les propriétés des espaces et les possibles du temps » (p. 14). Classiquement, c'est le chercheur qui construit la représentation à partir de son enquête, puis il la propose à la communauté académique. Les acteurs du terrain ont rarement leur mot à dire ; leurs voix ont été sélectionnées, interprétées, traduites, re-territorialisées dans la représentation qui ensemble en façonne l'image et parle pour eux. De même, les lecteurs ou auditeurs évaluent ou discutent la représentation en bloc, sans souvent pouvoir avoir d'influence sur elle.

Pour contrer les dangers d'un excès d'autorité, il est possible d'un côté de laisser aux acteurs de terrain une grande part, une plus grande responsabilité, dans la confection de la représentation (aux deux sens du terme). S'approcher d'une expression plus brute de leurs dires, s'attacher à la justice et la justesse de leur façon de (se) représenter, écouter leur avis et leurs exigences à propos de la représentation, ne pas forcément chercher à en dénouer les paradoxes ou les contradictions. Il est possible d'un autre côté de laisser une plus grande part aux destinataires de la représentation sans chercher à en boucler la signification et en épuiser le sens. Plutôt que de chercher la « bonne » représentation, s'efforcer intentionnellement de les amener à en coproduire le sens, viser une œuvre ouverte à plusieurs interprétations. En leur adressant non pas le sens mais des propositions de sens, des départs d'explication et de compréhension, des expressions productives et poétiques, une représentation inachevée, grosse de plusieurs achèvements possibles, il s'agit de les amener à partager le travail de compréhension, à multiplier et croiser les représentations, à faire leur propre « poème ».

- *D'autres formes d'écriture*

La représentation ne devrait pas être affectée par l'écriture, par l'« épaisseur historique du langage » pour reprendre l'expression de Foucault (cf. plus haut). L'écriture devrait être seconde et secondaire. La représentation devrait tâcher de mimer l'idée pure, la pensée « non

encore contaminée par les mots et qu'il s'agirait ensuite, à grand peine (l'écriture serait difficile, fastidieuse et décevante), d'inscrire en mots, par une traduction presque toujours trahison » (Moriceau, 2008).

Et pourtant, que fait le chercheur ? Il écrit (Geertz, 1998 ; Latour & Woolgar, 1979). Sur quoi est-il évalué, entendu, reconnu ? Sur son écriture. Style et théorie ne s'opposent pas, mais se produisent l'un l'autre (Van Maanen, 1995). Alors pourquoi ne pas chercher d'autres possibilités d'écriture chez les maîtres de la littérature ? Apprendre par exemple la polyphonie et le dialogisme avec Backthine (Belova *et al.*, 2008), les mélanges de réalité et de fiction avec Borgès (De Cock, 2000 ; Martinet & Pesqueux, 2013), se méfier de la clôture des récits avec Blanchot ou Robbe-Grillet (Moriceau, 2009), ou encore une manière confessionnelle de (se) raconter (Van Maanen, 2011) avec Proust ou Montaigne. Chercher donc des formes d'écritures où est défié le narrateur omniscient, où l'ironie, le collage, le pastiche, le poétique, etc. décrivent autrement que sous forme de *mimesis*.

La représentation n'est pas la seule forme de compréhension et de pensée de la gestion. Elle emporte un ensemble de limites épistémologiques et politiques. Il ne s'agit pas d'y renoncer ou de la dénoncer mais de nous autoriser parfois à la déjouer, de jouer avec ou de tenter de nous en éloigner. Afin de tenter de retrouver sous les traits de nos représentations l'épaisseur de la vie, des paysages sous les cartes et des visages sous les rôles. Ou de ruser avec ce qu'elle nous donne à voir pour inventer d'autres regards, réfléchir à ses reflets, ajouter des perspectives, lui faire suivre d'autres voix, nous faire toucher autrement les organisations et trouver le goût d'autres enquêtes. Et vouloir que nos études ne soient pas seulement reflets mais aussi affirmations vives.

Et si ce texte dénie être lui-même une représentation, c'est manifestement à la façon de Magritte.

Références

Alvesson, Mats & Sköldberg, Kaj, 2000, *Reflexive Methodologies: New Vistas for Qualitative Research*, London: Sage.

Avenier, Marie-Josée, 2011, « Les Paradigmes épistémologiques constructivistes : post-modernisme ou pragmatisme ? », *Management et Avenir*, n°43, pp. 121-140.

Belova, Olga, King, Ian & Sliwa, Martyna, 2008, "Introduction: Polyphony and Organization Studies: Mikhail Bakhtin and Beyond", *Organization Studies*, April, Vol.29, n°4, pp. 493-500.

Bene, Carmelo & Deleuze, Gilles, 1979, *Superpositions*, Paris : Minuit.

Clifford, James, 1986, "Introduction: Partial Truths", in J. Clifford & G.E. Marcus, *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley: University of California Press, pp. 1-26.

De Cock, Christian, 2000, "Reflections on Fiction, Representation, and Organization Studies: An Essay with Special Reference to the Work of Jorge Luis Borges", *Organization Studies*, Vol. 21, n° 3, pp.589-609.

- Deleuze, Gilles, 1968, *Différence et répétition*, Paris: Presses Universitaires de France.
- Denzin, Norman K. & Lincoln, Yvonna S., 2005, "Introduction: The Discipline and Practice of Qualitative Research", in *The Sage Handbook of Qualitative Research*, Thousand Oak: Sage Edition, pp. 1-32.
- Derrida, Jacques, 1967, *L'Écriture et la différence*, Paris : Éditions du Seuil.
- Devereux, Georges, 1980, *De l'Angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris : Flammarion.
- Foucault, Michel, 1986, *Les Mots et les choses*, Paris: Gallimard.
- Geertz, Clifford, 1988, *Works and Lives: The Anthropologist as Author*. Stanford: Stanford University Press.
- Grenier, Jean-Yves, Grignon, Claude & Menger, Pierre-Michel, 2001, *Le Modèle et le récit*, Paris : Edition de la Maison des Sciences de l'Homme.
- Horkheimer, Max, 1996, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Paris : Gallimard.
- Latour, Bruno & Woolgar, Steve, 1979, *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris : La Découverte.
- Lehmann, Hans-Thies, 2002, *Le Théâtre postdramatique*, Paris : L'Arche.
- Martinet Alain-Charles & Pesqueux, Yvon, *Epistémologie des sciences de gestion*, Paris : Magnard-Vuibert.
- Merleau-Ponty, Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard.
- Moriceau, Jean-Luc, 2008, « La danse de la vie et de la pensée : autour des méthodes qualitatives de recherche en gestion », HDR soutenue à l'Université de Paris IX-Dauphine.
- Moriceau, 2009, "Notre Folie du jour", *Management International*, Vol.13, n°3, pp.79-83.
- Patočka, Jan, 1991, *Liberté et sacrifice*, Paris : Milon.
- Pesqueux, Yvon, 2013, "Des modèles en sciences de gestion", in A.C. Martinet & Y. Pesqueux, *Epistémologie des sciences de gestion*, Paris : Magnard-Vuibert.
- Rabinow, Paul, 1986, "Representations are Social Facts: Modernity and Post-Modernity in Anthropology", in J. Clifford & G.E. Marcus, *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley: University of California Press, pp. 234-261.
- Rancière, Jacques, 1998, *La Chair des mots : politiques de l'écriture*, Paris : Galilée.
- Rancière, Jacques, 2000. *Le Partage du sensible*, Paris : La Fabrique.
- Rancière, Jacques, 2008, *Le Spectateur émancipé*, Paris : La Fabrique.
- Rancière, Jacques, 2011, *Aisthesis : Scènes du régime esthétique de l'art*, Paris : Galilée.
- Rosset, Clément, 1976, *Le Réel et son double*, Paris : Gallimard.
- Solé, Andreu, 2007, « Le chercheur au travail », in A.C. Martinet, *Sciences du management. Épistémique, pragmatique et éthique*, Paris : Vuibert, pp. 285-304.
- Tyler, Stephen A., 1986, "Post-Modern Ethnography : From Document of the Occult to Occult Document", in J. Clifford & G.E. Marcus, *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley: University of California Press, pp. 122-140.
- Varela, Francisco, 1988, *Invitation aux sciences cognitives*, Paris : Éditions du Seuil.

Van Maanen, John, 1995, « Style as Theory », *Organization Science*, vol. 6, n°1, pp. 133-143.

Van Maanen, John, 2011, *Tales of the Field: On Writing Ethnography*, Chicago: University of Chicago Press.